



HAL
open science

Didactisme de l'oeuvre ducampienne : entre rigueur linguistique et engagement moral

Catherine Ménager

► **To cite this version:**

Catherine Ménager. Didactisme de l'oeuvre ducampienne : entre rigueur linguistique et engagement moral. Loxias, 2024, 86 Doctoriales XXI, Doctoriales XXI (86). hal-04691533

HAL Id: hal-04691533

<https://hal.science/hal-04691533>

Submitted on 8 Sep 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial 4.0 International License

Didactisme de l'œuvre ducampienne : entre rigueur linguistique et engagement moral

Catherine Ménager

Résumé

Maxime Du Camp (1822-1894) reste principalement connu en tant qu'écrivain voyageur proche de Gustave Flaubert. Auteur prolifique du XIX^e siècle, il s'est, en son temps, également distingué grâce à la dimension morale et pédagogique de son œuvre. Centrée sur ce didactisme polygraphique, notre étude met en lumière les méthodes et orientations « pédagogiques » de l'écrivain, mais aussi les enjeux plus profonds qui s'en dégagent avant d'analyser l'utilisation ultérieure de ses écrits dans l'enseignement scolaire français.

Mots-clefs : Du Camp (Maxime), didactique, linguistique, éthique, enseignement.

Maxime Du Camp (1822-1894) romancier¹, poète, nouvelliste, historien, directeur de la Revue de Paris², académicien³ et auteur de récits viatiques, oublié de nos jours, était fort célèbre au XIX^e siècle. Sa correspondance, conservée à la Bibliothèque de l'Institut de France⁴, prouve que son érudition et ses compétences linguistiques justifiaient qu'on le nommât si fréquemment : « cher maître »⁵. Lecteur-correcteur de *L'Éducation sentimentale* de Flaubert, il a cherché à imposer à son ami une rigueur linguistique sans faille. Selon Du Camp, la maîtrise de la langue représente en effet un indice de compétence intellectuelle et permet d'assurer une communication claire et efficace. Sans doute influencé par les pratiques scolaires du XIX^e siècle, il considère le respect de la rhétorique traditionnelle comme un moyen d'affiner la pensée critique et la capacité d'expression.

Cependant, cette approche n'est pas exempte d'une certaine dimension moralisatrice. À ce titre, les choix thématiques et disciplinaires ducampiens ne sont pas dénués de considérations politiques, mais s'avèrent surtout empreints d'un profond engagement éthique. Dans ce cadre et dans le contexte sociohistorique de la deuxième moitié du XIX^e siècle, le registre didactique qui caractérise ses textes, à l'instar de l'éducation qu'il commente par ailleurs, lui semble un moyen de promouvoir une évolution positive de l'humanité, supposant des valeurs universelles telles que la vertu ou la bienveillance.

Aussi l'utilisation de quelques-uns de ses textes à des fins pédagogiques a-t-elle constitué un moyen de transmettre des idéaux revendiqués par l'enseignement alors divisé entre morales religieuses et laïques. Au début du XX^e siècle, l'œuvre littéraire de Du Camp sert encore ainsi divers objectifs, allant de l'inculcation de compétences strictement linguistiques à la transmission de valeurs morales et éthiques. Centrée sur ce didactisme polygraphique, notre étude mettra en lumière les méthodes et orientations « pédagogiques » de l'écrivain, mais aussi les enjeux plus profonds qui s'en dégagent avant d'analyser l'utilisation ultérieure de ses écrits

¹ Pour une analyse critique de ces romans, lire : Thierry Poyet, *Maxime Du Camp. L'autre romancier*, Paris, Kimé, 2013.

² La Revue de Paris avait cessé de paraître en 1844. Théophile Gautier, Arsène Houssaye (administrateur de la Comédie-Française depuis 1849), Louis de Cormenin et Maxime Du Camp lui donnèrent une seconde vie à partir de septembre 1851, à la condition de ne pas y aborder la question politique. En 1858, le gouvernement en interdit la parution. C'est dans cette revue que fut d'abord publiée *Madame Bovary* de Gustave Flaubert.

³ Maxime Du Camp siège à l'Académie française de 1880 à sa mort, en 1894. Selon lui, la publication des *Convulsions de Paris* a grandement contribué à son élection. À ce sujet, lire sa notice biographique, publiée dans *Les Académiciens de mon temps*, édition établie par Thomas Loué, Montrouge, Éditions du bourg, 2021, p. 45.

⁴ Paris, Bibliothèque de l'Institut de France, fonds Du Camp, correspondance, ms. 3763-3766.

⁵ Les lettres d'Anatole France adressées à Du Camp ont notamment pour objet la langue française. Par exemple, le 3 juin 1881, France remercie l'académicien de lui avoir signalé l'usage fautif de « malgré que ». (Paris, Bibliothèque de l'Institut de France, fonds Du Camp, ms. 3764, fol. 205.)

dans l'enseignement scolaire français.

Aspects, méthodes, orientations de la didactique ducampienne

Maxime Du Camp et Gustave Flaubert se rencontrent pour la première fois en 1843 grâce à un ami commun, Ernest Le Marié. C'est le début d'une amitié, certes houleuse, mais pérenne. Leurs différends, nés probablement au cours de leur voyage en Orient (1849-1851), concernent en partie l'esthétique littéraire, et, dans ce cadre, le maniement de la langue française.

Du Camp, lecteur-correcteur de Flaubert

Début juin 1869, Gustave Flaubert confie le manuscrit de *L'Éducation sentimentale* à son ami Maxime Du Camp. Ce dernier le corrige systématiquement, ne laissant passer aucune incorrection grammaticale, lexicale ou syntaxique. Il s'ensuit douze pages d'annotations⁶. Viennent ensuite les pourparlers que Du Camp relate en ces termes dans ses *Souvenirs littéraires* :

[...] lorsque le roman fut terminé et recopié, j'eus avec Flaubert une discussion qui dura trois semaines. Je déjeunais chez lui, il dînait chez moi et nous avons parfois bataillé quatorze ou quinze heures de suite. [...] Un soir, nous avons travaillé, – c'était le mot de Flaubert, – jusqu'à une heure du matin. Vers trois heures, je fus réveillé par un effroyable vacarme à ma porte : coups de sonnette et coups de pied ; je me lève tout effaré, je vais ouvrir. Sur le palier Flaubert me crie : « Oui, vieux pédagogue, l'accord des temps est une ineptie, j'ai le droit de dire : Je voudrais que la grammaire soit à tous les diables et non pas : fût, entends-tu⁷ ! »

La correspondance entre les deux écrivains prouve également la tension qui a régné à l'époque entre le maître Maxime et l'élève Gustave. Le premier s'agace des libertés que prend le second avec la langue française :

Quant au style, à côté de placards fort beaux, tu en as qui *sont si incorrects que j'en ai rugi* –. Tu prends très souvent le régime d'une phrase pour le sujet de l'autre, ce qui amène des amphibologies perpétuelles et déroute le lecteur. [...] Tu feras bien de veiller à cela avec le plus grand soin, car c'est non seulement incorrect, mais très souvent incompréhensible⁸.

Le plaidoyer de Du Camp en faveur de la grammaire se poursuit. Les conseils du maître ont finalement été plus ou moins suivis puisque Flaubert écrit au bas des notes de Du Camp : « 251 remarques. J'en ai envoyé promener 87⁹. » Quoiqu'il en soit, l'anecdote prouve que Du Camp s'est complu dans ce rôle de « vieux pédagogue ». Elle montre aussi son attachement tenace à la langue française, qu'il considère manifestement comme un outil essentiel dans la mesure où le respect de ses règles assure, d'après lui, une communication non équivoque.

Un discours explicite pour une communication efficace

L'extrait précité de sa correspondance avec Flaubert a déjà montré que Du Camp était sensible à la clarté du discours. Selon lui, il s'agit avant tout d'être compris. Il l'a explicitement écrit

⁶ Maxime Du Camp, Gustave Flaubert, Alfred Le Poittevin, *Correspondances*, texte établi, présenté et annoté par Yvan Leclerc, Paris, Flammarion, 2000, note 1, p. 383.

⁷ Maxime Du Camp, *Souvenirs littéraires*, préface de Daniel Oster, Paris, Aubier, 1994, p. 581-582.

⁸ Maxime Du Camp, Gustave Flaubert, Alfred Le Poittevin, *Correspondances*, p. 382.

⁹ Maxime Du Camp, Gustave Flaubert, Alfred Le Poittevin, *Correspondances*, note 1, p. 383.

dans la préface des *Chants modernes* :

L'art en est arrivé à une époque de décadence manifeste, ceci n'est pas douteux ! Un excès ridicule d'ornementation a remplacé la richesse et la pureté des lignes. [...] La pensée ne se formule plus ; la forme seule se contourne et se tourmente pour voiler le squelette qu'elle habille¹⁰.

Aussi Du Camp n'hésite-t-il pas à féliciter ceux qu'il considère comme d'excellents pédagogues en raison de la simplicité de leur style. Pour preuve, choisissons l'extrait d'une lettre qu'il adresse à Ernest Renan : « je vous remercie d'avoir formulé (*sic*) dans votre admirable langage et avec votre clarté merveilleuse bien des points que mon pauvre cerveau m'avait laissé obscurs¹¹ ». Est donc considéré comme « admirable » ou « exquis » un langage qui se comprend. Le même *leitmotiv* domine dans toute son œuvre. Citons, en guise de dernier exemple, l'évocation de Laurent-Jan dans les *Souvenirs littéraires* :

Sa cervelle était un alambic où les idées se combinaient jusqu'à ce qu'elles eussent produit un précipité qui était une maxime baroque ou un aphorisme de forme étrange. À force de concréter ses phrases, il les rendait inintelligibles et traitait tout le monde d'imbécile parce qu'on ne le comprenait pas. Montesquieu a dit : « Quand on court après l'esprit, on attrape la sottise. » Ce fut le cas de Laurent-Jan. Dans les œuvres littéraires de son temps, il ne cherchait, il n'admirait que la pointe, le trait. Cela avait singulièrement rétréci ses horizons ; il vivait entre un calembour et un bon mot¹².

On serait tenté de rapprocher ce quasi-militantisme en faveur d'un langage simple, sans équivoque, du fameux jeu de mots de Flaubert, commenté par Gérard Genette dans *Figures II*¹³ : « Quel est le personnage de Molière qui ressemble à une figure de rhétorique ? – C'est Alceste, parce qu'il est mis en trope¹⁴. » À première vue, Du Camp conteste ici l'enseignement de la langue française dans les grandes classes du secondaire dites « classes d'humanité », un enseignement fondé sur la rhétorique. En réalité, ce n'est pas si simple.

Une pratique scolaire de la rhétorique ?

Certes, Du Camp, comme nombre de ses contemporains, a grandement critiqué l'institution scolaire qu'il a connue en tant qu'élève. Néanmoins, paradoxalement, il demeure un excellent produit de l'école du début du XIX^e siècle, puisqu'il manie précisément la rhétorique qu'il y a apprise. De fait, ce n'est pas tant l'éloquence qu'il dénonce. Au contraire, ses portraits d'académiciens prouvent qu'il admire les bons orateurs, à la veine très cicéronienne, c'est-à-dire ceux qui s'expriment parfaitement, tout en sachant écouter. En revanche, il fustige les beaux discours parfaitement creux. Aussi, au sujet de Cuvellier-Fleury – un parent qu'il déteste – s'exclame-t-il : « C'est le type même de l'important et du sinistre ; citant du latin à tout propos ; farci sur les humanités, mais en dehors de cela d'une ignorance parfaite¹⁵. »

Autrement dit, les connaissances doivent être étendues à des domaines divers et variés. Il faut, selon Du Camp, être savant, plutôt que spécialiste. Rien n'est plus à craindre que « l'ignorance », même partielle en l'occurrence. Il va de soi qu'en prenant ainsi position en

¹⁰ Maxime Du Camp, *Les Chants modernes*, Paris, Michel Lévy frères, 1855, p. 3.

¹¹ Maxime Du Camp, *Les Académiciens de mon temps*, p. 522.

¹² Maxime Du Camp, *Souvenirs littéraires*, p. 505.

¹³ Gérard Genette, *Figures II*, Paris, Éditions du Seuil, 1969, pp. 23-42.

¹⁴ Gustave Flaubert, *Correspondance*, tome I, édition établie, présentée et annotée par Jean Bruneau, Bibliothèque de la Pléiade, Paris, Gallimard, 1973, p. 88. Il s'agit de la lettre du 31 décembre 1841 de Flaubert à Ernest Chevalier. La citation est reprise par Gérard Genette (*Figures II*, p. 23).

¹⁵ Maxime Du Camp, *Les Académiciens de mon temps*, op. cit., p. 156.

faveur d'une forme d'interdisciplinarité, l'écrivain justifie ses propres écrits, sa polygraphie. Au sujet de l'académicien Émile Ollivier, il écrit qu'il est « l'Attila de l'éloquence » dans la mesure où « sa parole est le fléau dont la France a été battue¹⁶ ». Précédemment, notre portraitiste a longuement justifié cette conclusion :

Ce n'est qu'un virtuose. Il est capable de parler admirablement deux heures de suite sur n'importe quel sujet ; il sera incomparable, mais en somme, il n'aura rien dit et il est incapable d'être sous-préfet. Nous devons à l'éloquence Émile Ollivier et Jules Favre, deux hommes qui ont fait à la France un mal incalculable ; que l'éloquence soit maudite quand elle n'est pas guidée par une haute intelligence, appuyée sur un caractère et fortifiée par l'étude. [...] Par un contraste qui n'est point rare, Émile Ollivier doué d'une prodigieuse éloquence et d'une rare faculté d'improvisation, ne sait pas écrire. Il tortille ses phrases, les encombre de qui et de que, les obscurcit d'incidences et n'arrive pas toujours à leur faire rendre sa pensée. Il ne devrait jamais tenir une plume, il devrait parler devant un sténographe qui recueillerait ses paroles et alors son français serait incomparable de rythme, de nombre, de cadence : ce serait une merveilleuse musique ; signifierait-elle quelque chose ? – Je n'en sais rien¹⁷.

Cette citation met de nouveau en évidence la nécessité du savoir, à laquelle s'ajoutent l'étude et la double compétence que constitue la maîtrise de la langue à l'oral comme à l'écrit. Le portrait de notre parfait élève devenu adulte s'affine, en plus de s'enrichir d'une indispensable dimension morale.

Une pédagogie moralisatrice ?

À la lecture des premiers poèmes ducampiens¹⁸, *Les Chants modernes*, Antoine Piantoni considère d'ailleurs que l'écrivain est

[...] travaillé par le désir de tout ressaisir et refondre dans le verbe poétique sans parvenir à véritablement unifier sa production. Il promeut une vision totalisante, cosmique [...] On n'est pas si éloigné du didactisme reproché aux « Chants de la matière », transposé dans le domaine éthique¹⁹.

Les « Chants de la matière » constituent une section du recueil de poèmes intitulé *Les Chants modernes* et publié, par Maxime Du Camp, en 1855. Ce livre est dédié à Charles Lambert, dit « Lambert-bey », célèbre saint-simonien. Du Camp y fait l'éloge de la science, de l'industrie, la notion de progrès sous-jacente renvoyant sans équivoque à la doctrine de Saint-Simon²⁰. Là encore, Du Camp justifie sa polygraphie, une « polygraphie » que Marta Caraion a cherché à confronter à la notion d'éclectisme. Elle justifie l'emploi du terme « polygraphe » appliqué à Du Camp en ces termes :

Du Camp polygraphe ou Du Camp éclectique ? Pencher pour la première formule revient à valoriser une trajectoire diversifiée d'homme de lettres, fondée sur la curiosité, sur l'érudition, sur l'aptitude à couvrir des champs de savoir et des registres d'écriture contrastés, insister sur la somme de savoirs accumulés et restitués à un public dont les attentes ne sont pas obligatoirement d'ordre littéraire²¹.

¹⁶ Maxime Du Camp, *Les Académiciens de mon temps*, op. cit., p. 486.

¹⁷ Maxime Du Camp, *Les Académiciens de mon temps*, op. cit., p. 485.

¹⁸ Au sujet des *Chants modernes*, lire Marta Caraion, « *Les Philosophes de la vapeur et des allumettes chimiques* ». *Littérature, sciences et industrie en 1855*, Genève, Droz, 2008.

¹⁹ Antoine Piantoni, « Amour suprême et poésie mineure » dans Thierry Poyet (dir.), *Maxime Du Camp, polygraphe*, *La Revue de Lettres modernes, Série Minores XIX-XX, n°1*, Paris, Classiques Garnier, 2019, p. 131.

²⁰ Pour une étude plus approfondie du saint-simonisme, lire notamment : Antoine Picon, *Les Saint-simoniens. Raison, imaginaire et utopie*, Paris, Belin, 2002.

²¹ Marta Caraion, « Du Camp polygraphe et éclectique » dans Thierry Poyet (dir.), *Maxime Du Camp*,

En somme, la seule littérature ne permet pas de transmettre l'ensemble des connaissances nécessaires à l'instruction d'un lectorat curieux de tout, à l'image de Du Camp lui-même. Elle ne satisfait que partiellement aux enjeux de la pédagogie ducampienne, lesquels restent à définir.

Les enjeux de la pédagogie ducampienne

Si les écrits de Du Camp ne sont pas essentiellement pédagogiques, son usage du registre didactique s'inscrit manifestement dans un discours argumentatif visant trois grands enjeux : humanitaire, moral et politique. Concernant ce dernier, il faut souligner d'emblée que Du Camp fustige régulièrement *la* politique, sans pouvoir se départir de son intérêt pour *le* politique.

Un parti pris politique ?

Cette dimension politique échappe en particulier difficilement au lecteur ou à la lectrice abordant le chapitre consacré à Marat dans *Histoire et Critique*. Dans le propos liminaire, Du Camp prétend combler les lacunes de l'histoire. « Avant l'exode il faut la genèse²² », s'insurge-t-il ou encore : « C'est dignement ouvrir les archives parlementaires ; le péristyle est digne du monument²³ ». Le registre didactique cède pourtant la place à un discours épideictique, au sens aristotélicien du terme. Son réquisitoire contre Marat occupe treize pages, pendant lesquelles « l'ami du peuple », périphrase qui n'échappe pas à l'ironie de l'écrivain, est essentiellement accusé de concentrer tous les défauts humains (vanité, ignorance, violence, cruauté, laideur physique et morale). Dans le même ordre d'idée, Flaubert reproche à Du Camp d'avoir procédé à trop de portraits à charge dans *Les Convulsions de Paris*²⁴ : les méfaits des Communards, listés par Du Camp dans les quatre volumes de cette somme historique, suffisaient effectivement à persuader les lecteurs et lectrices de la « folie » révolutionnaire. Ainsi, le 13 novembre 1879, Gustave écrit à Maxime :

Maintenant parlons de ton IV^e volume. Rien n'est plus amusant et je crois plus véridique. La matière me paraît traitée à fond. Les efforts d'impartialité sont évidents, mais on les voit, ce qui est un défaut d'art. Ce n'est pas un *réquisitoire*, comme tu t'en accuses modestement, mais c'en est le ton, en maints endroits. Tu répètes à satiété idiots, fous, criminels. Eh ! pardieu, on le sait bien ! tu le démontres pertinemment ! Laisse donc le lecteur penser par lui-même. Le but de l'Histoire me paraît plus haut que celui de tonner contre les crimes²⁵ !

En somme, s'il ne prend pas officiellement parti, Du Camp se positionne clairement contre la Terreur, la révolution de 1848 et contre la Commune. Autrement dit, à l'instar de nombreux écrivains de l'époque, il se range du côté de la bourgeoisie de son temps. Cependant, comme le souligne Maurice Agulhon, dans la préface des *Souvenirs de l'année 1848*, il est difficile de considérer comme « conservateur », voire comme « réactionnaire », un homme qui s'est battu aux côtés de Garibaldi :

polygraphe, op. cit., p. 44.

²² Maxime Du Camp, *Histoire et critique : études sur la Révolution française. Souvenirs de voyage. Lettre à monsieur le ministre de l'Instruction publique*, Paris, Hachette, 1877, p. 5.

²³ Maxime Du Camp, *Histoire et critique : études sur la Révolution française. Souvenirs de voyage. Lettre à monsieur le ministre de l'Instruction publique*, p. 6.

²⁴ Maxime Du Camp, *Les Convulsions de Paris*, 4 vol., Paris, Hachette, 1878-1880.

²⁵ Maxime Du Camp, Gustave Flaubert, Alfred Le Poittevin, *Correspondances*, p. 425.

Mais ce serait trop simplifier les choses que de voir en lui un révolutionnaire devenu contre-révolutionnaire ; on rétablirait sans doute plus justement sa cohérence en disant qu'il fut toujours plus ou moins un libéral non démocrate, un libéral bourgeois si l'on veut²⁶.

Au reste, Du Camp a également rédigé des articles dans lesquels il donne explicitement son avis sur des faits de société, ce qui, en plus de son saint-simonisme, permet de nuancer tout jugement trop hâtif au sujet de ses opinions politiques.

Au profit d'une évolution positive de l'humanité

Tel est le cas de sa fameuse *Lettre à monsieur le Ministre de l'Instruction publique*²⁷. S'improvisant didacticien, il y donne des conseils visant à améliorer les contenus enseignés. Dans un premier temps, l'écrivain exprime son indignation face à l'engouement de ses contemporains pour des chansons stupides. Il s'agit, selon lui, d'une « épidémie » mettant en danger leur « intégrité mentale²⁸ ». Les expressions hyperboliques empruntées au discours médical sont aussitôt suivies de la prescription d'un remède : il faut recueillir les chants populaires traditionnels dignes de ce nom, non seulement pour éviter qu'ils ne disparaissent, mais aussi pour enrayer la propagation de ces idioties. Dans un second temps, Du Camp tente de convaincre le ministre de la nécessité de créer un « musée des objets de la vie sauvage ». Il ne s'agit pas de militer en faveur d'un quelconque primitivisme, mais pour que la culture nationale soit complète, intégrant l'ensemble de ses caractéristiques historiques. Toutefois, sa démarche n'est pas exactement celle du savant désintéressé et neutre. Il est nécessaire, selon lui, de préserver l'homme de la « sauvagerie » qu'implique l'absence de culture. Pour illustrer ce point de vue, il écrit notamment :

Les grottes, les cités lacustres ont livré leur secret, et nous pouvons, par l'inspection des ustensiles découverts, reconstituer, en partie, le mode d'exister de nos aïeux : Jean-Jacques Rousseau aurait peut-être moins vanté l'état de nature, s'il eût été, comme nous, à même d'étudier ces débris de la sauvagerie primitive, qui indiquent une lutte de l'homme contre l'homme, contre les animaux, contre les éléments²⁹.

La visée de cette lettre au ministre devient plus limpide. Connaître les méfaits dont l'homme ou, plus exactement, ses « aïeux » ont été capables permet d'éviter qu'une telle sauvagerie ne se reproduise. Certes, considérer la connaissance historique comme un outil de prévention favorisant la réflexion morale et, par conséquent, le bien-être de l'humanité n'a rien d'original. Il faut pourtant, cette fois encore, replacer ces quelques lignes dans l'ensemble de l'œuvre ducampienne.

Un engagement éthique

Au fond, en publiant plusieurs milliers de pages d'histoire contemporaine, Du Camp n'a eu de cesse de militer en faveur du perfectionnement de l'homme et de la préservation de l'humanité. À ce titre, il s'engage farouchement contre la violence, comme le montre d'ailleurs la fin de la citation précédente. La culture, sa préservation et sa transmission

²⁶ Maxime Du Camp, *Souvenirs de l'année 1848* [1876], présentation de Maurice Agulhon, Genève, Slatkine, 1979, p. III.

²⁷ Il s'agit de William Waddington, car Du Camp écrit : « Le 6 mars 1876, trois jours avant votre entrée au ministère [...] ». (Maxime Du Camp, *Histoire et critique*, p. 289)

²⁸ Maxime Du Camp, *Histoire et critique*, p. 268.

²⁹ Maxime Du Camp, *Histoire et critique*, p. 294.

s'inscrivent comme un fil d'Ariane dans la plupart de ses livres, parce qu'elles lui semblent propices à une sorte de thérapie sociale, collective, à la fois préventive et réparatrice.

Aussi Du Camp, en son temps, fut-il résolument moderne. Georges Vigarello rappelle en effet à quel point l'instruction, dans la seconde moitié du XIX^e siècle, constitue un enjeu de santé :

Pour la première fois les causes évoquées sont clairement sociales : non seulement la richesse, mais aussi la culture, le savoir, les comportements et les habitudes de vie [...]. La faiblesse physique est explicitement liée à une faiblesse de savoir : le déficit sanitaire de l'ouvrier ou du paysan tient à l'ignorance. Thème nouveau, peu développé encore au début du XIX^e siècle, alors qu'il profile une des grandes opérations de culture engagées dans les décennies suivantes : les populations laborieuses ont à être éduquées, elles doivent suivre une instruction. De cette entreprise dépendent leur travail comme leur santé³⁰.

Enfin, l'instruction demeure encore, à l'époque, indissociable de la morale religieuse. Du Camp s'avère sensible à cette question : trois de ses livres, publiés entre 1885 et 1898³¹, peuvent en effet être considérés comme des éloges de la vertu.

Une bienveillance presque « pieuse »

Ces livres prolongent sa vaste étude d'économie sociale, *Paris, ses organes, ses fonctions et sa vie*³² dans laquelle l'écrivain dresse déjà le tableau de la charité à Paris, tel qu'il le détaillera par la suite. Il y dénonce aussi les méfaits de la prostitution. Ces écrits ne font pourtant pas œuvre de prosélytisme religieux, mais relèvent plutôt d'une propagande sanitaire, alors indissociable de la morale et de la pédagogie. Vigarello insiste à ce sujet en ces termes :

Lorsque Michel Lévy souligne en 1845 que, sur 4 430 prostituées recensées, 2 332 ne savent pas signer, c'est pour mieux relier leur dépravation à leur manque d'instruction. Lorsque Henri Homo se livre en 1872 à une enquête sur les prostituées de Château-Gontier, c'est pour mieux confirmer le nombre infime d'années scolaires qu'elles ont suivies. Les filles qui se prostituent ne le feraient pas, affirment-ils, si elles avaient reçu quelque instruction. [...] La défense contre les maux dégénératifs repose plus qu'auparavant sur une conviction : le savoir est une arme privilégiée pour les prévenir³³.

En somme, les dernières publications de Du Camp prônent la bienveillance. Celle-ci est particulièrement manifeste dans *Bons Cœurs et braves gens*, un recueil de contes et nouvelles susceptibles de pouvoir être portés à la connaissance des enfants.

L'utilisation des textes ducampiens à des fins pédagogiques

Du Camp n'a jamais été père, ou, tout au moins, pas officiellement. Toutefois, une partie de sa production écrite, à la fin de sa vie, s'adresse aux jeunes générations et fait office d'enseignement.

Une singulière littérature de jeunesse

³⁰ Georges Vigarello, *Histoire des pratiques de santé*, Paris, Éditions du Seuil, 1999, p. 206.

³¹ Maxime Du Camp, *La Charité privée à Paris*, Paris, Hachette, 1885 ; Maxime Du Camp, *La Vertu en France*, Paris, Hachette, 1887 et Maxime Du Camp, *Paris bienfaisant*, Paris, Hachette, 1888.

³² Maxime Du Camp, *Paris, ses organes, ses fonctions et sa vie jusqu'en 1870*, 6 vol., Paris, Hachette, 1869-1875. Pour un résumé des enjeux principaux de ce livre, lire Alain Corbin, « Le Paris de Maxime Du Camp », *Sociétés & Représentations*, vol. 17, n° 1, 2004, pp. 69-86. En ligne : <https://www.cairn.info/revue-societes-et-representations-2004-1-page-69.htm> (consulté le 14/6/24).

³³ Georges Vigarello, *Histoire des pratiques de santé*, p. 227.

Le recueil *Bons Cœurs et braves gens* est essentiellement constitué de contes et de nouvelles. L'un de ces récits, intitulé *Le Manteau déchiré*, porte le sous-titre « Conte de Noël ». Il y est question d'un petit garçon, fort pauvre, devant aller chercher à l'extérieur du bois pour alimenter le feu de la cheminée familiale. La neige est abondante, la température glaciale. L'enfant, ne disposant que du manteau déchiré de son père décédé, le revêt, puis décide finalement d'en recouvrir une statue du Christ. Sur le chemin du retour, il s'endort, meurt probablement de froid et, finalement, accède, dans le cadre d'un rêve quasi extatique, à « la Maison du Père », sorte de paradis. La leçon de charité est donc sans équivoque et l'inspiration chrétienne manifeste.

Au demeurant, bien que le sort fictif de ce petit garçon ait visiblement grandement touché les académiciens à qui Du Camp offrait systématiquement un exemplaire de ses livres, ce conte naïf s'adresse avant tout au jeune public, d'autant plus que le recueil est illustré. Dans l'avant-propos de *Bons cœurs et braves gens*, publié en 1893 et supprimé dans les éditions ultérieures, l'auteur revendique effectivement la victoire du bien sur le mal, celle des « bons cœurs » et des « braves gens » comme l'indique le titre, sans toutefois associer ce combat à un dogme religieux :

Un crime a mille fois plus de retentissement qu'une bonne action. C'est à cela que l'on se trompe : les cerveaux peu réfléchis y sont dupés ; ils proclament que le vice domine ici-bas et se laissent envahir par les doctrines du pessimisme, doctrines plus périlleuses qu'on ne paraît le croire, car déclarer que le mal est inéluctable et le plus fort, c'est s'avouer vaincu sans combat, c'est renoncer à tout effort pour s'améliorer³⁴.

La fin de cet extrait n'apparente pas nécessairement Du Camp à un apôtre de la morale chrétienne. Mais, s'il est un mot qui n'appartient pas au projet ducampien, c'est bien le « pessimisme » qu'il fustige ici. Au-delà de toute doctrine, de tout dogme, ce que Du Camp cherche à transmettre, à enseigner, c'est précisément son optimisme. Pour autant, il ne s'agit pas d'un optimisme béat, encore moins d'un optimisme individuel. Ce que l'écrivain prône, c'est une forme d'espoir collectif en l'avenir, dans le progrès, avec une ferveur telle que cette espérance a pu naturellement être associée à une foi. En cela, l'écrivain est resté saint-simonien.

Un autre des textes publiés en 1893 dans le recueil *Bons cœurs et braves gens*, intitulé *Le Voyage des trois mouches* a pourtant bel et bien été récupéré par une revue catholique hebdomadaire, « L'Étoile Noëliste ».

La littérature ducampienne à l'école catholique

Cette revue, publiée de 1914 à 1938 par La Maison de la Bonne presse du groupe Bayard, s'adresse principalement aux jeunes filles de 6 à 14 ans³⁵. Ses objectifs sont clairement énoncés dans le premier numéro, paru en janvier 1914 :

Ne vous contentez pas de lire votre revue, mais montrez que cette lecture vous rend plus vivantes. [...] Croître en âge, cela vous est facile ; faites aussi la croissance de la grâce, c'est-à-dire tendez chaque jour un peu plus, par l'effort de votre volonté, à faire mieux toutes choses : comme chrétiennes, attentives à la voix intérieure ; comme enfants, soumises à vos parents ; comme écolières, appliquées à vos devoirs ;

³⁴ Maxime Du Camp, *Bons cœurs et braves gens*, Paris, Hachette, 1893, p. VI.

³⁵ Voir à ce sujet les informations fournies par l'Institut français de l'éducation. En ligne : http://www.inrp.fr/presse-education/revue.php?ide_rev=556 (consulté le 14/6/24)

comme Noëlistes, enfin, désireuses d'être pour vos compagnes connues ou inconnues un sujet d'édification³⁶.

À la lecture d'un tel programme, comment comprendre que *Le Voyage des trois mouches* ait pu être intégré à la revue, le 4 mars 1920, après avoir été rebaptisé « Histoire de mouches³⁷ » ? Ce très court récit, représentant à peine trois pages dans la revue, raconte l'histoire de trois enfants mouches, que leur mère envoie voyager pour parfaire leur éducation. Elle les met toutefois en garde : elles devront se méfier de tout ce que dit et produit l'homme. Naturellement, les trois petites mouches désobéissent. L'une meurt en ayant bu du lait, l'autre du vin frelaté. La troisième – un mâle – survit contre son gré. Elle plonge sa trompe dans de la mort-aux-rats, hélas également sophistiquée, donc inoffensive. Dans son avant-propos, Du Camp présente cet apologue comme une « historiette ironique ». Il est certain qu'elle peut difficilement être comprise au premier degré. Elle suppose même plusieurs interprétations, dont aucune ne semble d'ailleurs justifier sa suppression dans les éditions de *Bons cœurs et braves gens*, ultérieures à celle de 1893. La lecture des objectifs de la revue laisse supposer qu'elle illustre essentiellement la nécessité, pour les enfants, d'obéir à leurs parents. Il n'est pas certain que Du Camp en aurait été satisfait.

Des enjeux pédagogiques mal identifiés

En effet, celui-ci prônait davantage une « foi laïque », telle qu'elle existait à la fin du XIX^e siècle et telle que Ferdinand Buisson, quelques années plus tard, l'a explicitée, c'est-à-dire une religion intégrant la notion de progrès, chère, on l'a vu, à Du Camp. Vincent Peillon, analysant l'œuvre de Buisson, rapproche d'ailleurs cette foi laïque de l'idéologie saint-simonienne³⁸, laquelle, rappelons-le, se présente comme une religion de substitution ou encore, une « religion civile » pour reprendre la formule rousseauiste. Saint-Simon, dans le *Nouveau Christianisme* (1825), met en scène des dialogues entre un conservateur et un novateur. Au début du tout premier dialogue, le novateur prononce la phrase suivante : « Dieu a dit : *Les hommes doivent se conduire en frères à l'égard les uns des autres* ; ce principe sublime renferme tout ce qu'il y a de divin dans la religion chrétienne³⁹ ». Autrement dit, il s'agit de transformer le divin chrétien en fraternité active, ce qui peut tout à fait définir, dans ses grandes lignes, le projet ducampien.

Cependant, les rédacteurs de « L'Étoile Noëliste » ont dû décidément trouver Du Camp tout à fait à même de figurer dans leur revue, puisqu'un autre de ses textes apparaît, dès juillet 1914, dans la rubrique intitulée « À travers le monde Histoire – Science – Industrie – Variétés ». En l'occurrence, c'est un extrait des *Souvenirs littéraires* qui est cité. Il a pour titre « Charité forcée », ce qui, bien sûr, permet d'orienter sa lecture par les jeunes catholiques vers une interprétation tout à fait chrétienne. Un premier paragraphe servant de paratexte achève de les orienter dans ce sens :

Alors que le maréchal Bugeaud était gouverneur de l'Algérie, le lansquenet devint le jeu à la mode à Alger et bientôt y fit fureur. Le maréchal détestait le jeu par

³⁶ Texte reproduit par l'Institut français de l'éducation. En ligne : <http://www.inrp.fr/presse-education/revue.php?id=rev=556> (consulté le 14/6/24)

³⁷ « L'Étoile Noëliste », tome XIII, 7^e année, 4 mars 1920, n° 304, Paris, Maison de la Bonne Presse, pp. 292-294.

³⁸ Vincent Peillon, *Une Religion pour la République. La foi laïque de Ferdinand Buisson*, Paris, Seuil, 2010, pp. 77-78.

³⁹ Claude-Henri de Saint-Simon, *Nouveau christianisme. Dialogues entre un conservateur et un novateur. Premier Dialogue*, Paris, Bossange père, 1825, p. 2.

principe, sachant à quels funestes écarts peut entraîner la passion des cartes. Aussi proscrivit-il ce jeu d'une façon absolue. Maxime Du Camp raconte à ce sujet une anecdote dont il fut témoin et même acteur⁴⁰.

Le texte qui suit, présenté comme fidèle à celui de Du Camp⁴¹, est en réalité fortement remanié formellement. Cela dit, l'anecdote, telle qu'elle est reformulée, est conforme, dans ses grandes lignes, à sa source : Bugeaud s'étant absenté, officiers et civils s'empressent de jouer au lansquenet. Hélas, le maréchal revient et confisque les sommes ainsi gagnées au profit d'un orphelinat. Il faut admettre que le titre est bien choisi : la charité est « forcée ». Au demeurant, Du Camp considérerait effectivement le jeu comme une passion dangereuse, proche du péché, à laquelle il s'estimait heureux d'avoir échappé⁴².

L'homme et l'œuvre au service d'objectifs divers

Par ailleurs, ses autoportraits et son parcours personnel ont également suscité l'enthousiasme des catholiques. En effet, un abbé, Armand Baraud (1844-1916), a publié, en 1895, une biographie de Maxime Du Camp dans le journal *Les Contemporains*⁴³. Elle se trouve justement en partie reproduite, sous la forme de feuillets, dans plusieurs numéros de l'année 1929 de la revue « Noël » de la Maison de la Bonne presse, c'est-à-dire la revue catholique destinée aux aînées des lectrices de « L'Étoile Noëliste ». C'est donc bien la vie même de Du Camp qui a cette fois été considérée comme digne d'être enseignée, toujours dans un contexte chrétien.

Enfin, dans un tout autre registre, un autre extrait des *Souvenirs littéraires* a été intégré dans le célèbre manuel scolaire de Mironneau. Il s'agit d'un souvenir d'enfance. Du Camp y raconte avoir acheté un livre qui l'a beaucoup marqué, le *Robinson suisse*⁴⁴, au point qu'il s'est identifié au personnage principal, jouant à vivre « seul » et « libre », près de la maison de son oncle, tentant de chasser à l'aide d'un arc et des flèches qu'il avait fabriquées. Le texte, bien que coupé, est cette fois parfaitement fidèle à sa source. Il est tout simplement intitulé « Un Robinson suisse ». Une note précise qui était son auteur : « Maxime Du Camp : écrivain français qui a raconté ses voyages (1822-1894) ». Déjà, son œuvre est réduite à ses récits de voyage. Ses livres en faveur de la vertu ou de la charité n'ont manifestement pas lieu d'être évoqués dans un manuel destiné à l'école publique et laïque. C'est l'enfant Maxime qui a été jugé digne d'intéresser les élèves du même âge. La recette a fait et fait encore ses preuves. Naturellement, des questions et exercices suivent ce texte : tout à fait conformes aux programmes officiels, ils visent à en vérifier la compréhension, puis à exploiter cette lecture au profit de l'enseignement de la grammaire et de l'amélioration du style⁴⁵.

En somme, alors que les revues catholiques reproduisent des textes de Du Camp foncièrement instructifs dans la mesure où une morale s'en dégage, le manuel scolaire de Mironneau, publié

⁴⁰ « L'Étoile Noëliste », tome II, 1^{re} année, Paris, Maison de la Bonne Presse, p. 8.

⁴¹ Maxime Du Camp, *Souvenirs littéraires, op. cit.*, p. 221. L'extrait a paru initialement dans *La Revue des Deux Mondes* du 1^{er} septembre 1881.

⁴² Voir, par exemple, à ce sujet, Maxime Du Camp, *Le Crépuscule. Propos du soir*, Paris, Hachette, 1893, pp. 28-29.

⁴³ Armand Baraud, *Maxime Du Camp (1822-1894)*, « Les contemporains », 4^e année, n° 143, 7 juillet 1895. En ligne : <https://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb317595009.public> (consulté le 14/6/24)

⁴⁴ Johann David Wyss, *Der Schweizerische Robinson*, Zurich, Füssli & Co., 1812.

⁴⁵ Adolphe Mironneau, *Choix de lectures. Cours moyen 1^{er} degré*, Paris, Armand Colin, 1917, pp. 265-267. Mironneau est présenté sur la page de couverture du manuel : « Ancien Directeur de l'École normale d'Instituteurs de Lyon, Inspecteur de l'Enseignement primaire de la Seine ».

et utilisé à la même période (1908-1927), présente un récit propre au strict exercice de lecture, tel qu'il se pratiquait couramment dans les écoles au début du XX^e siècle. Du Camp n'a plus rien d'un pédagogue. Il est cet écrivain voyageur cité et présenté en deux lignes, comme dans les manuels actuels. Au sein de l'institution scolaire, la pédagogie est dorénavant dans d'autres mains.

Conclusion

Du Camp a bel et bien usé de la rhétorique qui lui a été enseignée pour militer en faveur de la langue française, se positionnant même parfois en expert dans ce domaine. Néanmoins, en écartant autant que possible ce qu'elle charriait de superficiel, d'équivoque, il a pris, à sa manière et à l'instar de nombreux écrivains du XIX^e siècle, ses distances avec une école qui, comme le souligne Guillemette Tison, se préoccupait davantage de la forme que du fond :

La rhétorique est reine, non seulement comme on vient de le voir, dans l'art de composer des discours, mais également dans la pratique et le maniement de « figures » censées orner l'expression française [...] La dénonciation humoristique de la rhétorique montre l'usage immodéré de la périphrase et le refus du terme propre ; et pour comprendre en quoi certains écrivains du XIX^e siècle se montrent novateurs, il faut garder à l'esprit que beaucoup écrivent *contre* leur formation, revendiquant une expression vraie⁴⁶.

Soucieux de transmettre des valeurs morales essentielles telles que la charité, des idées progressistes favorables au bien-être matériel collectif, des connaissances purement historiques dignes d'être connues à titre d'exemples ou comme donnant matière à réflexion, Du Camp a non seulement défendu le patrimoine culturel français – au sein duquel la langue française occupe naturellement une place à part entière – mais il a également aspiré à faire évoluer les mœurs et les mentalités de la société de son temps. Résolument tourné vers l'avenir et, en même temps, attaché à la conservation de tout ce qui, dans le passé, a pu contribuer à faire de son pays une « nation civilisée », il se comportait bel et bien en pédagogue. Pour qualifier ses ouvrages les plus érudits, on parlerait peut-être actuellement de « vulgarisation » des savoirs, une mission dont l'écrivain se serait sans doute officiellement contenté. En effet, bien que ses textes aient été exploités comme supports pédagogiques, Du Camp revendiquait sa liberté de penser, d'écrire et de parler en toute sincérité comme le bien le plus précieux, au point qu'il lui semblait préférable de ne pas vivre entouré de personnes exerçant une activité professionnelle identique à la sienne :

Je crois fermement qu'il est mauvais et périlleux pour soi-même de vivre entre gens de même métier ; le hasard m'a aidé sans doute à ne guère fréquenter que des gens auxquels les lettres étaient indifférentes sinon étrangères et je déclare que je m'en suis toujours bien trouvé. Il me semble que la concentration est plus forte et la production plus libre. Les appels ne m'ont point manqué pour appartenir à tel ou tel groupe où l'on se faisait la courte échelle et où l'on se passait mutuellement l'encensoir : je n'y ai jamais répondu⁴⁷.

Cette liberté d'écrire, il l'associait néanmoins à une obligation de dire la vérité, dès lors qu'il s'agissait de transmettre des faits, des connaissances que l'on peut considérer avec le recul comme « historiques ». À ce titre, il déclare très solennellement dans l'avant-propos de ses *Souvenirs d'un demi-siècle* :

Lorsque ces pages seront mises sous les yeux du public, celui qui parle et ceux dont on va parler seront depuis longtemps réunis dans la même poussière ; cela me met à

⁴⁶ Guillemette Tison, *Le roman de l'école au XIX^e siècle*, Paris, Belin, 2004, pp. 147-148.

⁴⁷ Maxime Du Camp, *Les Académiciens de mon temps*, op. cit., p. 39.

l'aise pour ne point me réserver ; comme le témoin déposant devant les représentants de la justice, je puis jurer de dire la vérité, rien que la vérité ; du moins, ce que je crois être la vérité : je le ferai sans effort ; je n'ai jamais pratiqué le mensonge et, dans les livres que j'ai publiés, je n'ai rien négligé pour serrer l'exactitude d'aussi près que possible⁴⁸.

Par conséquent, pour pouvoir qualifier Du Camp de « pédagogue », il faut supposer la pédagogie libre de toute entrave idéologique, voire de tout conflit d'intérêts et soucieuse d'une vérité qui reste à définir, aussi bien actuellement qu'au XIX^e siècle.

Bibliographie récapitulative

Œuvres de Maxime Du Camp

DU CAMP Maxime, *Les Chants modernes*, Paris, Michel Lévy frères, 1855.

DU CAMP Maxime, *Orient et Italie. Souvenirs de voyage et de lectures*, Paris

DU CAMP Maxime, *Paris, ses organes, ses fonctions et sa vie jusqu'en 1870*, 6 vol., Paris, Hachette, 1869-1875.

DU CAMP Maxime, *Histoire et critique : études sur la Révolution française. Souvenirs de voyage. Lettre à monsieur le ministre de l'Instruction publique*, Paris, Hachette, 1877.

DU CAMP Maxime, *Les Convulsions de Paris*, 4 vol., Paris, Hachette, 1878-1880.

DU CAMP Maxime, *La Charité privée à Paris*, Paris, Hachette, 1885.

DU CAMP Maxime, *La Vertu en France*, Paris, Hachette, 1887.

DU CAMP Maxime, *Paris bienfaisant*, Paris, Hachette, 1888.

DU CAMP Maxime, *Bons cœurs et braves gens*, Paris, Hachette, 1893.

DU CAMP Maxime, *Le Crépuscule. Propos du soir*, Paris, Hachette, 1893.

DU CAMP Maxime, *Souvenirs d'un demi-siècle. Au temps de Louis-Philippe et de Napoléon III. 1850-1870* [1910], Paris, Hachette, 1949.

DU CAMP Maxime, *Souvenirs de l'année 1848* [1876], présentation de Maurice Agulhon, Genève, Slatkine, 1979.

DU CAMP Maxime, *Souvenirs littéraires* [1882-1883], préface de Daniel Oster, Paris, Aubier, 1994.

DU CAMP Maxime, *Les Académiciens de mon temps*, édition établie par Thomas Loué, Montrouge, Éditions du bourg, 2021.

Autres textes

DU CAMP Maxime, FLAUBERT Gustave, LE POITTEVIN Alfred, *Correspondances*, texte établi, présenté et annoté par Yvan Leclerc, Paris, Flammarion, 2000.

FLAUBERT Gustave, *Correspondance*, tome I, édition établie, présentée et annotée par Jean Bruneau, Bibliothèque de la Pléiade, Paris, Gallimard, 1973.

Études

CARAION Marta, « *Les Philosophes de la vapeur et des allumettes chimiques* ». *Littérature, sciences et industrie en 1855*, Genève, Droz, 2008.

⁴⁸ Maxime DU CAMP, *Souvenirs d'un demi-siècle. Au temps de Louis-Philippe et de Napoléon III. 1850-1870* [1910], Paris, Hachette, 1949, p. 9.

GENETTE Gérard, *Figures II*, Paris, Éditions du Seuil, 1969.
MIRONNEAU Adolphe, *Choix de lectures. Cours moyen 1^{er} degré*, Paris, Armand Colin, 1917.
PEILLON Vincent, *Une Religion pour la République. La foi laïque de Ferdinand Buisson*, Paris, Seuil, 2010.
PICON Antoine, *Les Saint-simoniens. Raison, imaginaire et utopie*, Paris, Belin, 2002.
POYET Thierry (dir.), *Maxime Du Camp, polygraphe, La Revue de Lettres modernes, Série Minores XIX-XX, n°1*, Paris, Classiques Garnier, 2019.
POYET Thierry, *Maxime Du Camp. L'autre romancier*, Paris, Kimé, 2013.
TISON Guillemette, *Le roman de l'école au XIX^e siècle*, Paris, Belin, 2004.
SAINT-SIMON Claude-Henri (de), *Nouveau christianisme, dialogues entre un conservateur et un novateur. Premier Dialogue*, Paris, Bossange père, 1825.
VIGARELLO Georges, *Histoire des pratiques de santé*, Paris, Éditions du Seuil, 1999.

Catherine Ménager est professeure de Lettres au lycée et doctorante (Université Sorbonne Nouvelle et laboratoire THALIM, à Paris). Elle s'intéresse notamment aux aspects linguistiques et stylistiques de la littérature. Sa thèse, dirigée par Sarga Moussa, est intitulée : « Portrait de l'écrivain en médecin : les enjeux du discours médical dans l'œuvre de Maxime Du Camp ». Suivant une perspective plutôt sociohistorique, ses analyses prennent également en compte les dimensions intertextuelle, idéologique et ethnologique de l'œuvre étudiée.